

CINQ DANS TES YEUX

Texte

Ahmed BELBACHIR

Anna BUDDE

-

Chansons

Anna BUDDE

-

Personnages :

Mathilde : Fille d'Abdel. Chanteuse, étudiante en philosophie et psychologie. Caractère joyeux et bienveillant. Elle peut perdre patience, s'énerver, même se décourager, mais quand elle entreprend quelque chose elle va au bout du but qu'elle s'est fixée. Cela fait partie de son système de valeurs : on termine toujours un travail commencé.

Abdel : Père de Mathilde. Très perturbé par sa transplantation cardiaque, Abdel ne se sent plus lui-même. Un intrus fait désormais partie de lui, se mélange à sa personnalité. L'intrus possède un système immunitaire ainsi qu'un système de valeurs à l'opposé de ceux d'Abdel. Il vit un conflit total, puisque son nouveau cœur est en outre celui d'une femme. Mais il est loin de s'en douter, très loin.

I : P 3-5 L'objectif.

II : P 6-15 L'enfance.

III : P 15-27 Les Jésuites.

IV : P 28-44 Le théâtre.

V : P 45-56 Le mariage.

VI : P 57-62 La bêtise.

VII : P 63-66 Frida.

I

La traversée Marseille-Oran...

- L'objectif.

Mathilde - *Au public.* La vie de mon père a basculé, il n'y a pas longtemps, juste après son cinquième infarctus, quand il a dû se faire greffer un nouveau cœur. Sa vie est bouleversée, depuis, de fond en comble. L'opération s'est bien déroulée, je vous rassure, mais il a maintenant des comportements bizarres. Il se sent psychologiquement très perturbé. Ici l'identité du donneur reste secrète, confidentielle. En Amérique c'est le contraire. Des familles de donneurs ont pu reconnaître leur défunt dans le comportement du receveur. La science reste encore démunie face à ce phénomène. L'hypothèse de base est que les informations et l'énergie sont transmises de façon électronique entre le cerveau et le cœur, et que par résonance électromagnétique le cerveau peut traiter des informations tirées du cœur du donneur. Car toute cellule vivante posséderait une mémoire. C'est un phénomène qui dérange la science et bouleverse la vie des receveurs. On a pu observer des changements en matière d'odorat, goûts alimentaires, et facteurs émotionnels liés au passé du donneur après toutes sortes de transplantations d'organes. Cela reste à démontrer mais il faut croire que nos cellules ont une mémoire, et que le cœur, selon certaines croyances, serait l'organe de la pensée, des sentiments, de la communication et de la spiritualité.

Abdel - Ah !

Mathilde - Ça va papa ?... Il doit être en train de faire un cauchemar. Tout cela est nouveau pour lui. Depuis son opération j'observe chez lui un changement de personnalité qui va s'agrandissant. Son cerveau est en train d'enregistrer les souvenirs cellulaires de son donneur, stockés dans les tissus de son nouveau cœur. Lui, par exemple, qui avait horreur du shopping, veut tout le temps courir les magasins, et porte son porte-monnaie en bandoulière, il dit que c'est son sac... Il déteste que je lui fasse remarquer, quand je fais les courses avec lui,

mais j'ai l'impression que je suis avec une amie. Je pense de plus en plus qu'il a reçu le cœur d'une femme. Je ne lui en parle surtout pas car il aurait trop peur de devenir homosexuel. Il fait un blocage à sa féminité, c'est évident. Donc j'y vais mollo. Il adore visiter les musées depuis peu de temps. Il ne faisait jamais cela, absolument jamais. Je peux même dire qu'il détestait les musées. Maintenant il y va toutes les semaines. Parfois il se plante devant un tableau, sans dire un mot, pendant de longues heures. Je le laisse et reviens plus tard. Autre exemple, il détestait la musique classique, maintenant il l'adore. Il siffle même des morceaux d'airs classiques qu'il n'a jamais entendu. Comment les connaît-il ? Il faudra bien que la science se rende à l'évidence.

En ce moment, il est triste pour le gars mort qui lui a donné son cœur. Mais l'idée ne lui viendrait pas qu'il a peut être reçu le cœur d'une femme. Je vais l'amener petit à petit à cette éventualité. Cela prendra le temps qu'il faudra, il ne faut surtout pas le brusquer, il ne faut surtout pas que cela soit un traumatisme pour lui. La réussite de l'opération en dépend aussi. Je serai patiente. Il a le cœur sur la main mon père. Enfin il l'avait. Avant de le perdre définitivement. Cela aussi doit être déroutant, savoir son propre cœur mort. Et le cœur d'un mort, vivant en soi.

Il adorait manger de la viande, la viande le fait vomir. La seule odeur de viande suffit à faire emballer son cœur. Les médecins disent que c'est dû aux médicaments. Je pense qu'elle était végétarienne. Et plus jeune que lui, ça se voit. Elle devait peindre sans doute en écoutant beaucoup de musique classique. Abdel est devenu contemplatif, il s'est mis à regarder, à voir, à regarder passer la vie, à écouter simplement, cela ne lui arrivait jamais. Toujours dans l'action. Encore un détail qui confirme mes soupçons. Il parle à son cœur parfois, comme s'il se confiait à son journal intime. Mon père n'a jamais tenu de journal intime avant son opération. C'est elle qui veut se faire connaître et agit en lui. Il est en chemin, mais de là à accepter qu'il porte sans doute en lui le cœur d'une femme, il y a une crevasse qui l'en sépare. On a qu'un seul père, mon père je le connais comme si je l'avais fait. Je vois la personne avec qui il partage sa vie désormais. Je la vois, dans ses yeux, prisonnière. C'est possible qu'elle soit morte

dans un accident de voiture, du jour au lendemain mon père ne voulait plus conduire.

J'ai décidé d'en faire le sujet de ma thèse de doctorat en psychologie, Ne vous étonnez pas si parfois je vous donne l'impression de jouer un rôle. Ou même de poser des questions bêtes. Vous avez compris le sens de ma démarche, amener mon père à accepter la femme qui vit désormais en lui. Je vais creuser jusqu'à trouver la cause de son blocage. Et combler ainsi le fossé qui les sépare. Construire un pont entre eux. Ce qu'il n'a pas pu réaliser avec son propre cœur, j'espère l'y faire parvenir avec le cœur d'une femme. Ah ! J'oubliais un point important. Je suis heureuse d'aller en Algérie avec mon père, car c'est une première pour moi, je n'y ai jamais mis les pieds. À cause des années noires mon père ne m'y a jamais emmenée, et c'est moi, sa fille qui le ramène au pays de son enfance. Mon père hérite de son père, enfin, devrait hériter de son père une terre ancestrale. Une affaire compliquée, enfin, vous comprendrez petit à petit. J'ai convaincu mon père à faire le voyage car je pense que c'est une très bonne chose pour lui de retrouver ses racines et j'avais envie de découvrir l'Algérie.

II

La traversée Marseille-Oran...

-

L'enfance.

- 1 -

Mathilde - Enfin ! Je suis trop contente d'aller en l'Algérie.

Abdel - Enfin, oui ! Moi aussi, je me réjouis pour toi !

Mathilde - Béni-Saf en plus où tu as grandi.

Abdel - Tu verras, c'est un village en escaliers au bord de la mer.

Mathilde - Je me réjouis mais je suis à la fois pleine d'appréhension. On navigue vers l'inconnu, pour moi, l'Algérie c'est l'inconnu. J'ai peur que la condition de la femme là-bas m'énerve ou me mette mal à l'aise. J'ai peur de me sentir étrangère, différente. Mais je veux arriver là-bas l'esprit ouvert.

Abdel - Moi aussi j'appréhende, ça fait seize ans que je n'y suis pas retourné. Je me demande dans quel état je vais retrouver mon pays. Chaque fois que j'y suis allé c'était pire que la fois précédente.

Mathilde - Comment ton plus jeune oncle a essayé de vous déshériter ?

Abdel - Mon père lui avait signé une procuration, pour qu'il puisse vendre les terres de leur père. Mais lorsque mon père est mort, mon oncle a continué à le faire passer pour vivant pour empocher son argent, sans rien nous dire, évidemment. Oh, mon cœur, ça y est j'ai déjà le mal de mer. J'ai l'impression que je vais changer d'être, que je vais me réveiller un de ces jours et que je ne vais plus me reconnaître. Ça tangué, nom de Dieu ! C'est comme s'il y avait un intrus en moi.

Mathilde - *Au public* Il se bat contre la femme en lui. Une guerre totale des systèmes immunitaires. Si seulement j'arrivais à l'aider. À faire en sorte qu'il se laisse aller avec le courant au lieu de lui résister. Il est si rigide.

Abdel - J'ai envie d'aller faire du shopping, je serai peut-être mieux à l'intérieur du bateau.

Mathilde - C'est étrange, non, tu détestais faire du shopping avant ton opération?

Abdel - Oui, c'est étrange. *Montrant son cœur.* Il devait aimer ça.

Mathilde - Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui aiment faire du shopping.

Abdel - Alors là tu te trompes, y'en a beaucoup, mais ils sont discrets. Je me sens tout chose. *Il s'évente avec la main.*

Mathilde - Ça va passer, c'est normal, la mer est houleuse, les vagues sont hautes, ça balance, tu vas t'y faire. Laisse-toi bercer, n'y pense pas. Le courant va se calmer au large.

Abdel - J'ai une de ces envies d'écouter Beethoven, là maintenant, la Cinquième. Tatata, tatata... j'ai l'impression que c'est la fin du monde.

Mathilde - C'est un re - commencement, au contraire. Vous êtes revenus vivre en France combien d'années après l'indépendance ?

Abdel - Cinq, six ans après ou sept. On n'est pas tous revenus en même temps. Par vagues. Oh, putain, elles sont fortes.

Mathilde - J'adore quand la mer est en colère. Pourquoi vous avez quitté l'Algérie ?

Abdel – On était tous dégoûtés par la dictature, surtout ma mère. Ils nous rendaient fous.

Mathilde - Est-ce que tu penses que le malheur des Algériens vient du fait qu'ils ont écarté les femmes de la vie publique ?

Abdel - Noooooon... qu'est-ce que tu vas chercher là ?

Mathilde - C'est dommage qu'elles n'aient toujours pas leur place. Qu'elles aient été écartées du pouvoir. Ça m'intéresse de voir comment elles défendent leurs droits.

Abdel - Comme partout. Elles se vengent. Les femmes, d'où qu'elles soient, savent se venger.

Mathilde - Les hommes, d'où qu'ils soient, ont toujours eu peur des femmes. Elle descend de la côte d'Adam. Elle se bat depuis toujours

pour son autonomie. Si dans une autre vie tu as la chance de revenir en femme tu verras comme les hommes ont peur des femmes.

Abdel - Ah, non ! Tout sauf en femme. Oh, putain ! J'ai envie de l'éclair au chocolat, mais je peux pas je vais le vomir.

Mathilde - Toi aussi tu en as peur. Malheureusement. Les hommes sont partout les mêmes.

Abdel - Les femmes ont commencé à foutre le bordel quand elles se sont mises à travailler, à vouloir faire comme les hommes.

Mathilde - Le travail, c'est la liberté. C'est ça qui dérange, l'émancipation. Mais on ne peut pas l'empêcher. Le travail c'est la vie.

Abdel - Les musulmans ne veulent pas que leurs femmes deviennent des objets de désir. Minijupe, bikini, tout ça, ils n'en veulent pas.

Mathilde - Les Occidentaux ne savent pas où ils vont mais ils y vont. Ils ont le courage de se remettre en question, avec leurs traditions. Les femmes veulent leur autonomie. Les Orientaux se replient sur eux-mêmes, parce que l'émancipation vient de l'étranger.

Abdel - L'étranger fait peur.

Mathilde - La femme est une étrangère en chaque homme. Au commencement tous les hommes sont des femmes. La femme c'est l'Autre. Donc la femme fait peur. Tu vois ce que je veux dire ?

Abdel - Heu, oui, oui, oui, je vois, mais en Algérie faire la vaisselle et le ménage ça restera toujours étranger. Regarde, à force maintenant, les hommes se marient entre eux.

Mathilde - Parce qu'ils ont trop fait la vaisselle ou le ménage ?

Abdel - Nous on est des hommes. *Il finit par croquer un bout d'éclair au chocolat.* on me disait toujours ça quand j'étais petit ; c'est nous qui devons travailler.

Mathilde - On se croirait dans une pièce de Molière.

Abdel - Les hommes ne deviendront jamais des femmes, tu ne verras jamais ça dans un pays musulman.

Mathilde - La religion sert d'alibi aux patriarches, pour maintenir les femmes sous leur coupe. Ce sont les femmes qui réformeront le monde musulman.

Abdel - Noooooon, je ne pense pas. Les femmes, tu parles. Elles sont cadenassées. Elles ne peuvent plus rien. Ce sont les musulmans d'Europe qui peuvent amener la modernité.

Mathilde - Tu parles. Ils voilent leurs femmes comme là-bas. C'est dégueulasse, je me demande d'où vient votre misogynie?

Abdel - Je ne suis pas misogyne.

Mathilde - Phallocrate alors.

Abdel - Les femmes portent le voile pour se préparer à l'au-delà, pour rester en lien avec Dieu. Attends, j'ai le mal de mer. Ça tangué trop, putain, je reviens. *Il sort.*

Mathilde - Je crois qu'il ne pourra jamais imaginer qu'il porte peut-être en lui le cœur d'une femme. C'est grave. Il n'arrivera jamais à envisager, seul, cette éventualité. C'est forcément un cœur du sexe, mâle, tellement, dans sa première culture, la femme est niée, tellement l'image de la femme est bafouée. Vous l'avez entendu : «Nous on est des hommes.» Je vois cette pauvre femme se débattre en lui à travers ses yeux. Je la vois vouloir exister, mais il ne la laisse pas vivre. Je perds patience ! Pourquoi est-ce que systématiquement...

Abdel - *Revenant.* Pourquoi quoi ?

Mathilde - Pourquoi, ce sont toujours les femmes qui paient le plus grand prix de la bêtise humaine.

Abdel - C'est à cause du fric tout ça. Du pétrole.

Mathilde - Le pétrole, qu'est-ce que le pétrole vient faire ici ?

Abdel - L'argent du pétrole rend fou. Les Tunisiens ont de la chance, ils n'ont pas de pétrole. L'empire pétrolier protège ses pépètes, y'a tellement d'argent en jeu, qu'il répand le fondamentalisme partout où il y a des musulmans pour rester le maître. Je me demande où je vais pouvoir fuir, moi, maintenant.

Mathilde - Tu es contre leur vision de la femme alors ?

Abdel - Bien sûr. Dieu n'a jamais dit que la femme est un être inférieur. Dieu a juste dit qu'Il a une petite préférence pour les hommes.

Mathilde - Tiens, tiens, tiens !

Abdel - Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Mathilde - Tu penses que Dieu a une préférence pour les hommes ?

Abdel - Une petite.

Mathilde - Tiens, tiens, tiens ! C'est intéressant.

Abdel - Oui, c'est intéressant.

Mathilde - C'est fou comme vous savez ce que Dieu pense. Vous savez tellement ce qu'Il pense, que vous en arrivez à penser à sa place.

Abdel - Les hadiths, c'est grâce aux hadiths : ce qu'a dit, fait et pensé le prophète. Il suffit d'imiter le comportement du prophète pour penser comme Dieu.

Mathilde - Le prophète est mort au septième siècle, on peut lui faire dire n'importe quoi.

Abdel - C'est comme ça que le wahhabisme prospère.

Mathilde - C'est un poison.

Abdel - C'est une maladie incurable, un viol spirituel. Il est à l'islam ce que la pédophilie est à la chrétienté.

Mathilde - Il faut séparer les pouvoirs.

Abdel - Lesquels, celui de l'économie et de l'armée ?

Mathilde - Le religieux du politique.

Abdel - On ne sera plus vivants quand ça arrivera.

Mathilde - C'est de l'utopie, tu penses ? Mais c'est la seule solution.

Abdel - Le Coran c'est le programme politique de Dieu.

Mathilde - Ils ont réfuté la Raison. La vie intellectuelle est calcinée.

Abdel - La raison du plus fort est toujours la meilleure. Les musulmans sont pris au piège, englués dans le fondamentalisme. Je n'aimerais pas être une femme dans ce monde.

Mathilde - Et pourtant il faudra qu'il s'y fasse.

Abdel - Pardon ?

Mathilde - Je disais, oui, ce n'est pas facile d'être une femme, aujourd'hui.

Abdel - Je ne te laisserai jamais vivre là-bas. Pour moi, tant qu'ils auront du pétrole, ces pays resteront au point mort, rien ne s'y passera

de nouveau. Tant que le monde a besoin de pétrole pour tourner, l'hégémonie cadennassera ces pays à l'aide de l'islamisme. Ce n'est pas demain qu'il se passera quelque chose. C'est le pétrole qui les tue.

Mathilde - L'utopie fait rêver, je préfère rêver. Regarde l'horizon se dégage, toutes ces vagues en mouvement incessant, semblables à elles-mêmes mais toujours en reconfiguration, regarde cet instant unique. Sens, tout se calme. Tu ne reverras plus jamais exactement ce que tu vois. Tu ne revivras plus jamais exactement ce que tu vis. Chaque instant de vie est un miracle. Chaque instant que nous vivons fait de nous des nouveau-nés. Tout tourne, notre planète n'est jamais deux instants au même endroit. Nous ne vivons jamais deux fois dans le même temps, et ils voudraient nous faire croire qu'il est possible de revenir en arrière, au temps du prophète, et nous y fixer pour l'éternité. L'éternité, elle-même, est en mouvement. Présent sans cesse renouvelé. Et ils voudraient nous figer dans le temps.

Abdel – J'ai une de ces envies de peindre cette lumière, regarde ce rose dans le ciel comme il est féminin.

Mathilde - Mais nous, nous sommes là...

Abdel - Oui !

Mathilde - Nous les femmes nous donnons la vie ici et maintenant, nous sommes vivantes. On ne retourne jamais en arrière. Les hommes ne pourront plus jamais rien contre les femmes. La Création, Dieu, la matière, l'Esprit, n'ont aucune préférence. La guerre des sexes est déclarée. Choisissez bien votre camp.

Abdel - Y'a beaucoup de femmes contre les femmes.

Mathilde - Ils t'ont quand même marqué pendant ton enfance, papa, même si tu t'en défends bec et ongles.

Abdel - Qui ?

Mathilde - Les Waha - bites - Sala-fistes.

Abdel - Quand les Français ont pris la porte de la sortie, la porte d'entrée est restée grande ouverte à leurs pépètes. C'est normal, il doit y avoir encore des restes dans les coins.

Mathilde - Je le vois à des détails infimes, je le sens. Tu ne te laisses pas vivre. Tu es crispé, contre le courant de la modernité. Tu résistes au monde à cause de ta représentation de la femme.

Abdel - La modernité, c'est quoi la modernité ?

Mathilde - La modernité est rose comme ce ciel. Les hommes redécouvrent la part féminine de la Création, la part féminine en eux.

Abdel - Je sors d'une grosse opération. J'me sens pas bien, tu sais. J'ai l'impression de perdre la raison parfois. J'ai envie d'écouter Beethoven, de manger des éclairs au chocolat juste quand j'ai envie de vomir, d'aller faire du shopping. Je ne sais plus qui je suis.

Mathilde - Tu ne m'as jamais parlé de ta période chez les Jésuites.

Abdel - On parle des Jésuites plus tard, je me sens tout chamboulé, tout renversé. Tu as raison il faut se laisser aller au courant, ne pas lui résister. Je vais essayer, mais là, rien que de parler de chocolat, il faut que j'aille... *Il sort.*

- 2 -

Mathilde - Cela va être plus difficile que je ne le pensais. Même s'il a fui dans sa jeunesse l'Algérie. Même s'il a étudié chez les Jésuites plus tard en France, il lui reste des choses profondément ancrées, qui l'empêchent de se laisser vivre. Je me demande ce qu'ils pouvaient bien lui raconter ses pères jésuites. Je la ressens de plus en plus. J'aimerais tant la libérer. Mon père n'a pas pu assister aux funérailles de son père, il jouait à Genève à ce moment-là, dans un dialogue de Platon d'ailleurs, ironie du sort, il jouait Calliclès dans « Gorgias », ça lui allait très bien, comme misogyne on ne fait pas mieux. J'espère obtenir quelque chose, faire naître en lui une émotion, le faire pleurer

en l'amenant sur la tombe de son père, réveiller ses sentiments. Il bloque tout. Je ne voudrais pas faire de la psychologie à deux balles, mais je pense que son père joue un rôle important dans son blocage envers ses sentiments, ses émotions, il ne contrôle absolument pas ses humeurs. Un vrai caractériel. Le patriarcat en plus des deux religions qu'il a subies, j'en ai le pressentiment, sont responsables de son rejet de sa féminité. Il vient de très loin son « lavage de cerveau ». Il vient de l'enfance.

Mathilde chante :

Ton nouveau cœur bat
Apprends à aimer une nouvelle fois
Ton nouveau cœur bat
Accepte cette femme qui vit en toi
Ton nouveau cœur bat
Laisse la fièvre et l'impuissance qui te rongent
Choisis d'oser l'envie
D'écouter ce cœur qui te promet d'exister
Ce cœur qui balance aisément dans l'insouciance
Ton nouveau cœur bat
Ton nouveau cœur bat...

III

Quinze jours plus tard
En Algérie

Béni-Saf dans leur appartement au bord de la mer.

-

Les Jésuites.

- 1 -

Mathilde écrit son journal.

Mathilde - Ça fait quinze jours que nous sommes arrivés. J'ai l'impression de ne pas avoir écrit la moitié de mes pensées et observations. Voyage intense. Il y a déjà tellement de choses que j'ai envie de raconter que je suis à deux doigts d'abandonner ce journal de bord. J'ai déjà visité Béni-Saf, Tlemcen, Oran, Blida, Tizi-Ouzou,

Constantine, Annaba, Mostaganem. Je n'ai jamais été autant dépaysée de toute ma vie. C'est un sentiment impossible à imaginer avant que ça nous arrive et totalement indescriptible. Encore maintenant, je suis pas sûre que ce soit la réalité. Ce pays est magnifique.

À Alger, comme la famille qui aurait pu nous accueillir ne répondait pas, on s'est dit qu'on allait passer la nuit à l'hôtel. Sauf qu'aucun hôtel nous a acceptés vu que papa n'avait pas pris son passeport avec lui, seulement sa carte d'identité. L'hôtel français qui nous aurait accepté était en travaux. Du coup on tournait en ville. Abdelkader le cousin de mon père arrêtait pas de nous appeler, il avait de nouveau trop bu, alors qu'on allait de barrage de flics en barrage de flics. À chaque fois on leur expliquait notre problème, ils nous indiquaient le prochain barrage et nous disaient de leur demander (aux autres flics donc). Au bout d'une heure on les avait tous faits. Les flics nous reconnaissaient. Là on a commencé à rire nerveusement. Finalement on est allés au commissariat où papa a trouvé un flic endormi, qui, une fois réveillé, lui a conseillé d'aller passer la nuit sur le parking de l'hôpital Moustapha, qu'on serait en sécurité là-bas. Du coup c'est ça qu'on a fait. C'était hyper glauque, mais comique. On a dormi deux heures dans la voiture et un peu avant cinq heures papa m'a réveillée et m'a dit : « on va à Constantine ? ». Et j'ai repris le volant. On s'est senti mieux une fois parti d'Alger. On a assisté au lever du soleil en arrivant en Kabylie. Elle est belle cette région, et beaucoup plus propre. À Constantine il y a plus de femmes non voilées. *Lazzi : sur la conduite en Algérie : Ils conduisent n'importe comment, ces algériens ! Les enfants sont installés à l'avant, debout, sans ceinture et ils se tiennent à la vitre ouverte. La ceinture de sécurité est obligatoire seulement à l'avant, optionnelle à l'arrière. Une cousine nous a dit qu'ils étaient plus nombreux à acheter le permis qu'à le passer parce que ça coûte moins cher... Et ça se voit. Les clignotants, on ne les utilise pas. Ou alors à un moment où ça ne veut absolument rien dire, pour perturber les autres ! Les piétons traversent sur l'autoroute. À part là où il y a des panneaux « interdit aux piétons », là quand même, ils traversent pas. Probablement le seul panneau qu'ils respectent. Sur l'autoroute, la bande d'arrêt d'urgence devient une voie supplémentaire, évidemment...D'ailleurs les voies d'autoroute ne sont pas parallèles, ça se croise. Et puis s'il y a encore*

de la place à côté pour rajouter des voies on y va, hein, y'a pas de limite... Abdel entre.

Abdel - Ah...! J'ai fait un cauchemar, j'ai rêvé que j'écrasais tout le monde, l'horreur, je conduisais un bulldozer, je dépassais à droite, à gauche, sur la bande d'arrêt d'urgence, dans les champs, j'écrasais femmes et enfants et tout ce qui bougeait devant moi, obnubilé par la seule idée de construire un monde ultra-libéral, j'avais la tête de quelqu'un qui ressemblait à BHL. Il est mort BHL ?

Mathilde - Pas à ma connaissance.

Abdel - J'ai cru un instant que j'avais reçu son cœur, quelle horreur ! Il ose tout, il est tellement con. Riche et con à la fois, non merci ! Ah nom de Dieu, je préfère être, mille et une fois, ce que je suis, même si je ne sais plus qui je suis, je préfère être pauvre.

Mathilde - C'est très jésuite ça ! *Elle verse une tasse de thé à son père.*

Abdel - Merci. Ils m'ont appris à rester pauvre.

Mathilde - C'est pour ça que tu es devenu comédien.

Abdel - C'est sûr, on ne fait pas du théâtre pour devenir riche. Dieu est avec les pauvres me disait mon père spirituel. Le père Chocho. On le surnommait : Chocho, il s'appelait Raymond Chomienne. Je dois passer chez ma tante, avant d'aller chez la notaire cet après-midi.

Mathilde - Je pensais que c'était réglé avec la notaire ?

Abdel - Elle m'a dit que je ne pouvais pas signer la Fredha parce que je suis Français.

Mathilde - La Farida ?

Abdel - L'acte notarié qui atteste que tu es un héritier. C'est le sang du père qui compte. Pourquoi elle me met des bâtons dans les roues ?

Mathilde - Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi ton père vous a fait étudier, tes sœurs, tes frères et toi, chez des pères jésuites. Un musulman, chez des jésuites, c'est comme le désert sous la neige, un éléphant dans un arbre, un cheveu dans la soupe.

Abdel - Pour mon père c'étaient les champions du monde de l'éducation. Quand il a su que la scolarité chez les Jésuites coûtait au prorata de ce que les parents gagnaient, il a compris que pour lui, ça serait quasi gratis.

Mathilde - Je l'imagine en train d'éplucher son journal pour jouer au tiercé, et tac, il tombe sur les Jésuites pour rien. Il touchait le gros lot ce jour-là.

Abdel - Llah i rahmou.

Mathilde - Que Dieu ait son âme. Mais tu devais changer de prophète, ce n'était plus Mohamed la star chez les Jésuites. Comment papy Mohamed vivait ce changement de cap?

Abdel - Ton grand père aimait autant Mohamed, que Moïse, que Jésus. Islam veut dire : Paix.

Mathilde - Et le djihad alors?

Abdel - Djihad veut dire : effort. Le grand djihad c'est l'effort pour combattre son propre ego. Le plus grand ennemi c'est l'ego.

Mathilde - Tiens, tiens ! Il est passé ton cauchemar?

Abdel - Oui, c'est bon. On mange quoi à midi?

Mathilde - À midi je ne sais pas, mais ce soir on reçoit un de tes avocats.

Abdel - Ah, oui, oui !

Mathilde - Faut faire des courses, t'as oublié ? Faudrait acheter un peu de viande aussi quand même.

Abdel – Oui, oui, j'achèterai de la viande.

Mathilde – Qu'est-ce que te disait Chocho ça m'intéresse?

Abdel - Oh là là ! J'ai une de ces envies de manger des fraises à la crème... oh là là...

Mathilde – Y a un reste de salade de fruits.

Abdel – Non pas de salade, j'ai juste envie de fraise, là, maintenant, c'est horrible ! La première fois que nous avons parlé théologie, il m'a mis KO debout, dès sa première sentence. J'étais stupéfait, je n'arrivais plus à parler.

Mathilde - Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Abdel - « Nous n'avons pas le même Dieu. Mon Dieu n'est pas un gendarme. » Ah, putain ça démarrerait fort. Sur la Trinité je me suis dit : Alors là mon pote, tu ne m'auras pas. Nous on est les champions de l'Unicité. Paf, rebelote, sonné, KO debout. Il m'a donné l'exemple du fleuve qui se jette dans la mer. Oh là là ! J'ai envie d'écouter la Mer de Debussy en mangeant des fraises à la crème.

Mathilde - Tu connais Debussy ?

Abdel - Non. Ça existe, la Mer ?

Mathilde - Ben, oui. Alors la Trinité ?

Abdel - «Le fleuve est à la fois Un et Trois. Il coule depuis sa source, c'est Le Père, Il se jette dans la mer, c'est Son Verbe, Son Fils. Le Fils et Le Père sont reliés par le courant : l'Amour qu'ils ont l'un pour l'autre, c'est le Saint-Esprit. Trois en Un. Sinon Dieu serait un monstre d'orgueil.» Qu'est-ce tu voulais dire ? Il avait réponse à tout Chocho. Je ne faisais pas le poids.

Mathilde - Il t'a déstabilisé.

Abdel – Ah bon? Bon, donne-moi un peu de salade de fruits.

Mathilde - Attends. Et sur les femmes il te disait quoi, ça m'intrigue ?

Abdel - Qu'il fallait qu'on fasse la paix avec elles.

Mathilde - Pas mal, et pourquoi ?

Abdel - Elles nous en veulent parce qu'elles n'ont pas de pénis.

Mathilde - *Au public.* Ce n'est pas vrai ?

Abdel - Il tenait ça de Freud. Il lisait pas mal de psychologie.

Mathilde - *Au public, un brin irritée.* De bistrot.

Abdel - Quand il prêchait à un enterrement tu ressortais de là réconcilié avec la mort. Il te donnait l'espérance.

Mathilde - Si d'un côté, ton père, te disait que Dieu a une petite préférence pour les hommes, et que de l'autre côté, Chocho te disait que les femmes veulent se venger parce qu'elles n'ont pas de pénis, toi au milieu... T'étais pris entre le marteau et l'enclume. Ils t'ont bien assaisonné, les deux. Je comprends que tu aies eu autant de problèmes avec les femmes.

Abdel - On n'a pas eu de modèles, notre génération. On est passé d'une société à une autre, sans transition. Les femmes se sont libérées d'un coup. Du jour au lendemain. Je me souviens de mai 68. De la libération sexuelle. Ah, purée ! C'était un choc, un couperet, une guillotine. Comme en Algérie, mais dans le sens opposé, du jour au lendemain il y'a eu des barbus partout dans les rues, dans les écoles, dans les administrations. Toujours brutales, les révolutions ne préviennent pas. Ça vient de loin, en coulisses, et un jour ça explose.

En France du jour au lendemain les femmes ont refusé de faire la vaisselle, le lit, repasser, cuisiner, faire du ménage, fini. Ça venait d'où ? J'ai pas été éduqué comme ça. J'ai dû apprendre tout ça en plus du boulot. Je n'ai pas été élevé dans cet objectif. Je ne te raconte pas comme mon compte pertes et profits en a pris un coup. Radical. La grande surprise. Personne n'avait vu venir l'affaire. Tout en coulisses, les gonzesses. Faut jamais laisser les coulisses libres. On dit que l'Islam vit sa décadence. Parce qu'il n'a pas connu d'émancipation, ni de libération sexuelle sans doute. Mais la décadence, je ne sais pas où elle est, franchement, et maintenant le mariage pour tous. Maintenant c'est la bouillabaisse.

Mathilde - C'est chaud. Il est décourageant. Je me demande si je ne vais pas le laisser patauger seul dans sa bouillabaisse ? C'est peut-être la meilleure chose à faire ? C'est chaud.

Abdel - Comment, qu'est-ce qui est chaud ?

Mathilde - Je me disais qu'entre le père Chocho et ton père tu t'es bien fait balloter. Ils t'ont bien secoué. Je me demande ce que pouvait bien te dire d'autre, Chocho.

Abdel - La foi ne va pas sans le doute.

Mathilde – Et ton père ?

Abdel – Hou là là. Douter ? Avec mon père ? Impossible.

Mathilde - Tu vois. C'est Averroès qui a introduit le doute dans la foi, il voulait marier la raison et la foi, la croyance et la logique.

Abdel - Ce que me disait Chocho ça vient d'un musulman ?

Mathilde - Oui, en traduisant les philosophes grecs jetés aux oubliettes, les musulmans des premiers temps ont participé à la naissance de la pensée occidentale. La décadence a commencé lorsqu'ils ont réfuté la philosophie. Qu'ils ont exclu le doute.

Abdel - Hé ben merde alors !

Mathilde – Si les musulmans doutaient de l’existence de Dieu comme le voulait Averroès, tout en ayant la foi, on vivrait dans la même bulle. Mais aujourd’hui, c’est chacun sa bulle.

Abdel – L’ignorance est la préférence des tyrans *Il fait le signe de l’argent, laissant glisser son pouce sur son index.*

Mathilde - On a compris. C’est bon. Une mafia hégémonique dirige le monde.

Abdel - Plus rien n’existe d’autre que le crime.

Mathilde - Ce qu’il faut se demander c’est : Que s’est-il passé ? Pourquoi cela s’est-il passé ? Comment cela a-t-il été possible ?

Abdel - C’est de la philo ça ?

Mathilde - Je suis en philo, papa.

Abdel - Ah bon ! Je croyais que tu chantais ?

Mathilde - Je chante et je fais de la philo.

Abdel - Première nouvelle !

Mathilde - Tu n’écoutes pas. Tu ne me connais pas !

- 2 -

Abdel - Je ne te connais pas ?

Mathilde - Tu ne me connais pas.

Abdel - Je ne te connais pas ?

Mathilde - Non. Tu ne te laisses pas complètement vivre dans le présent. Tu es resté bloqué quelque part dans ton passé. Papa je suis au regret de te dire que je suis quasiment sûre que ton donneur est...
Au public. Non, je ne peux pas lui faire ça.

Abdel - Oui ?

Mathilde - *Au public.* Non, je ne dois pas. *À son père.* Est un artiste.

Abdel - Ah oui ?

Mathilde - Oui, j'en suis sûre, c'est quelqu'un de très, très, sensible.

Abdel - Ah oui, plus que moi, c'est ça ?

Mathilde - Oui, c'est peut-être ça le problème, elle est plus sensible que toi.

Abdel - Elle ?

Mathilde - L'autre personne.

Abdel - Ah, oui !

Mathilde - Ne le prends pas comme ça papa. Tu ne regardes plus de la même façon, tu n'écoutes plus de la même façon. Avant ton opération tu n'écoutes vraiment jamais personne. Tandis que maintenant, tu changes un peu. La personne qui vit en toi t'apporte beaucoup, tu peux t'ouvrir encore plus à elle, te laisser aller, tu te braques tout le temps comme un mâle dominant, je t'écoutes tout à l'heure avant ta sieste. On avait l'impression que tu peignais un tableau. Chacun de tes mots était un coup de pinceau, une couleur, un son qui mis ensemble montaient comme une symphonie de valeurs infiniment fé...fé...

Abdel - Tu penses qu'il était peintre ?

Mathilde - Artiste-peintre ? Je pense qu'on se rapproche.

Abdel - J'espère qu'il n'était pas homosexuel. Putain il ne manquerait plus que ça qu'il soit homosexuel.

Mathilde - Et alors ?

Abdel - Tout, mais pas homosexuel, tout, même américain, pas homosexuel.

Mathilde - Tu t'es fait abuser par un jésuite ?

Abdel - Les Jésuites que j'ai connus étaient extraordinaires, au contraire. J'étais pauvre, il ne fallait pas toucher à un seul de mes cheveux.

Mathilde - Extraordinaires, mais ils ne t'ont pas ouvert aux femmes.

Abdel - Pour eux le bonheur : c'est le célibat.

Mathilde - J'ai remarqué que tu n'aimes pas te faire aider. Tout ce qui vient de l'extérieur, tu le refuses. Par exemple si je te disais que... *Au public.* je suis en train de m'enfoncer. Je suis trop impatiente, je dois le laisser cheminer seul, il doit comprendre par lui-même, mais il m'énerve tellement, c'est un pur phallocrate.

Abdel - Vas y je t'écoute. Tu as commencé, finis ta phrase.

Mathilde - Si je te disais que... Chocho t'a fait perdre tes repères, j'en suis sûre, il t'a déstabilisé, et en même temps, en te faisant changer de bulle, il a confirmé, renforcé papy Mohamed qui n'avait aucune estime pour les femmes, ni pour les homosexuels. Et toi par mimétisme, tu as fais un blocage à tout ce qui est féminin, à cause de tes deux pères. Est-ce que tu accepterais que je te dise cela ?

Abdel - Ben, oui, tu l'as dit.

Mathilde - Et comme on doit aller se recueillir sur la tombe de papy, bientôt. Ça serait bien que tu y réfléchisses... profondément. *Au*

public. J'ne m'en suis pas trop mal sortie, j'ai failli craquer. J'ai failli cracher le morceau. Je n'en peux plus. Il faut tenir, sa guérison en dépend. Mais il m'énerve tellement...

Abdel - Je vais faire les courses. Je dois aller acheter quelque chose il faut que j'aille acheter quelque chose. Et je dois passer chez ma tante.
Il sort.

Mathilde – Embrasse-la bien pour moi. Et demande lui du pain arabe pour ce soir, j'adore comme elle le fait.

Abdel - Où est mon sac ? Mon sac ! Qu'est-ce que je te ramène d'autre ? Moi, il faut absolument que je trouve des fraises où je vais devenir fou.

Mathilde - Du vin.

Abdel - Du vin ? *Il entre en mettant son sac en bandoulière.*

Mathilde - Un avocat, faut arrêter avec l'hypocrisie, un moment. Je pense qu'il boit l'avocat.

Abdel - Tu crois ? Je vais voir si j'en trouve.

Mathilde - Demande à ton cousin, Abdelkader, lui, c'est sûr il sait où en trouver.

Abdel - On doit parler d'héritage avec l'avocat, je dois garder les idées claires.

Mathilde - Depuis que tu sais que ton oncle essaye de vous déshériter, tu es tendu, ça te fera du bien un petit verre, ça fait plus de dix jours qu'on n'a pas bu une seule goutte d'alcool. Ça nous fera du bien.

Abdel - Ok, je vais essayer. *Il sort.*

Mathilde - Papa !

Abdel - Quoi ?

Mathilde - Comment on l'appelle ?

Abdel - Qui ?

Mathilde - Ben, l'artiste-peintre. On lui donne un nom ?

Abdel - *Il revient*. T'as une idée ?

Mathilde - La Khalo, tu aimes ?

Abdel – Quoi ?

Mathilde - Je l'adore.

Abdel - Ça va pas, non ?

Mathilde - Picasso ?

Abdel - Picasso... oui, mais il avait plein de poils sur le torse, j'aime pas.

Mathilde - Tu n'aimes vraiment pas Frida ? C'est une femme, et alors ? Elle est peintre et géniale autant que Picasso.

Abdel – T'es folle !

Mathilde - Je disais ça comme ça sans réfléchir, ho là là, elle a quelque chose de très masculin, c'est pour ça.

Abdel - Allez arrête tes conneries, hein, si c'était une femme je le sentirais ! J'ai oublié de te dire, j'ai invité ma cousine Isma et ma tante à manger après-demain.

Mathilde – Achète plus de viande alors.

Abdel - *Il fait signe que la viande lui donne des nausées. J'ai mon cœur qui s'emballe quand je mange de la viande.*

Mathilde - Hé, mais elles ne sont pas végétariennes, elles. Embrasse-les pour moi.

Il l'a salut théâtralement, fait quelques pas de danse sifflotant la musique du Bourgeois gentilhomme, il l'a salue de façon très révérencieuse, sort.

- 3 -

Mathilde - J'ai lancé un missile à mon père, j'ai perdu patience, tellement il m'énerve, je n'aurais pas dû ? Mais c'est fait. Nous verrons bien la suite des opérations. Il est resté complètement fermé à mon insinuation. Et m'a prise pour une folle ? Sympa. Mais les nouvelles sont tip top tout de même, même si la partie est loin d'être remportée. J'ai donc commencé à parler de Frida. C'est le nom que je lui ai choisi. Frida est très sensible, d'une sensibilité au-dessus de la moyenne, je la devine de plus en plus nettement, elle prend son mal en patience. Abdel a un passé lourd avec les femmes et j'ai l'impression que je n'ai pas fini de tout découvrir, qu'il m'en reste un bon bout à creuser avant d'atteindre mon but. But que je ne désespère pas encore tout à fait d'atteindre. Je sens que je ne me suis pas trompée, c'est bien en Algérie que je devais l'amener. Je perds souvent patience, trop, mais je garde le cap car Abdel a des circonstances atténuantes. Et je sens que Frida n'a pas dit son dernier mot, qu'elle attend son heure, elle y va doucement mais sûrement. Elle va m'aider. Bien que le glacier Abdel est loin d'avoir commencé à fondre, bien que la route reste longue, la libération de Frida reste une grande motivation. Heureusement qu'elle est là. Mon père est en contact avec deux avocats pour comprendre les lois algériennes dans le domaine de l'héritage. Il ne comprend toujours pas comment désamorcer l'intrigue mise en place par son oncle pour le déshériter. Une première étape a été franchie, il n'a pas besoin de papiers d'identité algériens, pour signer sa Farida. Juste deux témoins. Tout se transmet par les hommes.

IV

Une semaine plus tard
toujours dans leur appartement au bord de la mer

-

Le théâtre.

- 1 -

- Mathilde - *Ecrit son journal.* Cette semaine est passée comme une lettre à la poste. Abdel fait des progrès, mon missile a atteint son but ! Dès qu'on arrive chez des gens tout de suite ils nous disent de nous asseoir de nous mettre à l'aise et nous donnent à manger et à boire. La générosité des pauvres est à faire pleurer. Les paysages sont très beaux même s'ils le seraient encore plus sans tous ces déchets partout. À Béni-Saf il y a très peu de filles pas voilées. Mohamed, le cousin de mon père, nous a invités à manger du poisson. Vu qu'il était seize heures et que Mohamed avait dit qu'on mangerait des grillades le soir, personnellement je pensais prendre une petite salade. En fait on a pas eu le choix il a tout commandé à notre place : deux soupes de poisson. Deux salades. Deux plats de daurades grillées. Deux plats d'espadons grillés et un plat de crevettes grillées pour quatre personnes. Avec papa on n'en pouvait plus, on rigolait, il s'arrêtait jamais de commander. Et quand les plats arrivaient, Mohamed n'arrêtait pas de nous servir encore et encore, sans nous demander si on voulait encore manger, et même si on lui disait qu'on n'avait plus faim. Je riais tellement intérieurement ! Quand on a fini de manger, il a dit : « ça c'était le goûter ».

On est allés se baigner à Rachgoûn, ça m'a fait beaucoup de bien de nager l'eau était chaude, par contre la plage était dégueulasse il y a des déchets absolument partout ici, c'est immonde. Je me suis baignée avec un maillot de bain une-pièce et un short par-dessus, tous les regards étaient quand même sur nous. Une cousine médecin m'a dit qu'elle a commencé à porter le voile il y a un an pour je cite : « être tranquille au travail et dans la rue. »

Je ne m'habitue pas aux regards des hommes sur moi, ça me révolte. Quand je suis de bonne humeur ça va j'arrive à faire abstraction. Enfin

un petit moment seulement, ça finit toujours par me mettre mal, du coup après une petite heure à marcher dans la rue ça y est j'en peux plus, j'ai envie de rentrer. Même quand on est en voiture ils me regardent. J'ai failli provoquer un accident en faisant un bras d'honneur à un automobiliste qui nous a pris en chasse.

On entend de l'extérieur Abdel-Frida chanter une chanson Algérienne : Atélo zalamette atélo... Il entre avec son sac plein de courses.

« J'ai été chez l'épicier, j'ai cassé trois verres à pied. Maman m'a dit : pour pénitence, tu feras trois tours de danse, en voici un, en voici deux, en voici trois... »

Il était une fois, Une marchande de foie, Qui vendait du foie, Dans la ville de Foix. Elle se dit ma foi, C'est la première fois. Et la dernière fois, Que je vends du foie, Dans la ville de Foix »

Abdel - Qu'est-ce que tu fais ?

Mathilde - Je tiens un journal.

Abdel - Tiens ! un cadeau. Qu'est-ce que j'aime acheter, j'adore ça de plus en plus, j'y prend goût c'est fou.

Mathilde - Ah, oui ? C'est étonnant ! C'est quoi ça ?

Abdel - Un maillot de bain.

Mathilde - Quoi ! Ce pyjama ?

Abdel - J'ai demandé à Isma de m'aider à le choisir pour toi. Elle a ton âge elle sait ce qu'il faut mettre.

Mathilde - Tu l'as vu ?

Abdel - Oui, on a fait les courses ensemble avec sa mère. Elles adorent faire les courses elles aussi, je me régale avec elles.

Mathilde - Isma met ce qu'elle veut sur son corps, et moi, laisse-moi faire.

Abdel - Tu m'as dit que tous les hommes te regardaient et que ça t'insupportait.

Mathilde - Ça pour être lourds, ils sont lourds. Mais laisse-moi faire. Je ne vais pas mettre cette horreur tout de même.

Abdel - Fatma m'a prêté des couvertures... si des fois on a envie de passer un bout de nuit sur la terrasse. Qu'est-ce qu'on est bien là ! Il fait chaud ! *Il sort de son sac un éventail qu'il vient d'acquérir.* Qu'est-ce que tu fais ?

Mathilde - Je viens de te le dire, je tiens un journal !

Abdel – Moi j'écris plus rien, j'ai tellement d'émotions. Tu m'en lis un bout ?

Mathilde - En partant faire des petites courses, on dit à Mohamed qu'on a juste besoin de PQ et de quoi prendre un petit-déjeuner demain, rien de plus. On est ressortis avec 4, 5 sacs remplis de gazouzes, de fromages, de yaourts, il a dévalisé le magasin, nouveau fou rire. Ensuite on est allés chez Abdelkader et sa femme Fatma et leur fille Oumma, eux aussi sont très accueillants, eux aussi me laissent fumer chez eux sans nous juger. C'est quand même drôle, je me suis mise à la fenêtre pour ne pas les enfumer et ils m'ont dit : « Non, non, mets-toi pas à la fenêtre, on va te voir. » Ici quand t'es une femme, il faut surtout pas fumer dehors. Les femmes qui fument envoient leurs enfants acheter des clopes. Ils sont fous ces Algériens.

Abdel - Hé, oui ! Mais ils sont très généreux. On va se baigner ?

Mathilde - Maintenant, à cette heure, mais il est tard ?

Abdel - Il fait trop chaud, ça va nous faire du bien.

Mathilde - Le Père Chomiène était d'accord que tu fasses du théâtre ?

Abdel - Non, au départ il était contre, mais après il m'a soutenu.

Mathilde – Bon.

- 2 -

En sifflotant l'air du bourgeois gentilhomme, il cherche partout un document, il porte une serviette autour du cou. Mathilde est à l'extérieur elle se prépare pour la baignade.

Mathilde - Comment tu as su que c'était ta vocation le théâtre ? *Elle entre.* Tu cherches quoi ?

Abdel - Un jour en cours de français notre prof nous a fait lire L'Avare de Molière, le monologue. J'ai rendez-vous demain avec la notaire et je ne sais plus où j'ai caché l'acte notarié que ma tante m'a confié hier, tu sais, le papier jaune.

Mathilde - Tu la vois tous les jours maintenant ? Au début c'était une fois par semaine, puis deux, puis trois et maintenant tous les jours, vous ne vous quittez plus !

Abdel - Tu sais bien que tous les actes notariés sont en sa possession. Elle me les donne au compte-gouttes. Et quand elle t'invite à manger, c'est impossible de dire non, tu sais bien. Ma prof nous a demandé : qui veut lire ? La chouchou de la classe a immédiatement levé le doigt, la première, elle a senti que c'était très important pour la prof : Moi madame... *Mathilde lui donne la permission avec un sourire entendu.* Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel, je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Et ça m'a énervé... Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache t-il ? Que ferais-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête.

Rends-moi mon argent, coquin, assassin. Rend-moi mon argent assassin, assassin. Ah ! c'est moi. Il est où mon acte notarié ?

Mathilde - C'est un mot arabe assassin... Une secte qui s'appelait les hachachins qui vient de hachiche qui veut dire herbe. L'hachachin est amateur de drogue, celui qui fume de l'herbe. Leur chef s'appelait le vieux de la montagne. Il droguait ses soldats, les mettait dans les bras de très belles femmes qui les faisaient boire jusqu'à ce qu'ils perdent connaissance. À leur réveil le vieux de la montagne leur faisait croire que Dieu leur avait fait visiter le paradis. Et que pour y retourner, ils devaient semer la terreur au- près des peuples, les massacrer et répandre la haine au nom de Dieu. Le mot hachachin a donné en français assassin.

Abdel - C'est avec les mêmes armes que les rois du monde démolissent, heu, construisent le monde de demain.

Mathilde - Papaaa... tu vas nous donner le mal de mer. Y'en a plein d'autres, de mots arabes, qui ont traversé la méditerranée à la nage.

Abdel -. Oui plein, alcool, chiffre...

Mathilde - Hachisch, orange... *Lazzi : elle fait chanter son père et lui fait prendre une voix aigue.* Qui a volé, a volé, a volé, a volé, a volé, a volé, ... l'orange, qui a volé, a volé, a volé l'orange du marchand ?

Mathilde - Ça a été facile de convaincre tes parents de te laisser faire du théâtre ?

Abdel - Mon père n'a jamais accepté. Il voulait que je devienne médecin.

Mathilde - Ah ? Tu t'es opposé à lui, alors ?

Abdel - Oui.

Mathilde - S'opposer au père pour un musulman, c'est comme s'opposer à Dieu, le père représente Dieu sur terre, non ?

Abdel - Le pire c'est que je ne savais même plus que c'était mon père qui voulait que je devienne médecin, j'ai fini par croire que c'était ma propre volonté, mon propre désir. Quand mon père m'a vu la première fois emmailloté tout en blanc le jour de ma naissance, la première chose qu'il a dite à ma mère : C'est un médecin. Il n'a pas dit : ça sera un médecin. Il a dit : c'est un médecin. Donc mon père, Dieu et moi on voulait devenir médecin. Jusqu'au jour où, la passion du théâtre m'est tombée dessus en classe de Français avec Molière.

Mathilde - Comment t'as fait pour convaincre ton père ?

Abdel - Chocho m'a appris à démystifier Dieu. Je crois que c'est avec lui que je me suis libéré de mon père. Ah ! Le voilà ! Je l'avais bien caché.

- 3 -

Il se met à chercher une autre cachette en sifflotant toujours l'air du bourgeois gentilhomme.

Mathilde - Et tu as tout sacrifié à ta passion. *Un temps*. Pourtant il y a encore quelque chose qui bloque chez toi qui t'empêche de te laisser vivre ; tu vois ? Mais quoi ?

Abdel - Je viens de me faire opérer, c'est normal je dois me réapprendre. Y'a quand même un autre mec qui vit là-dedans. Un intrus. Je dois l'apprendre. Il veut manger des fraises chaque fois que je me réveille, écouter Mozart en plein souk, Debussy quand je vais me baigner. J'adorais manger des grillades l'été c'est fini il veut plus. Il prend le contrôle sur moi. C'est normal ça bloque, c'est moi qui doit le contrôler. J'ai encore fait un cauchemar.

Mathilde - Justement. C'est plus difficile pour toi de vivre avec ton nouveau coeur, parce que tu ne te connais pas en profondeur. Tu t'es endurci, tu t'es enfermé dans un rôle.

Abdel - Tu es psychologue toi maintenant ? Chanteuse, philosophe, historienne, je sais pas, moi ? Et maintenant psy ?

Mathilde - Tu ne me connais pas papa, tu ne t'es jamais vraiment intéressé à ce que je faisais.

Abdel - C'est vrai ça ne m'a jamais intéressé. Je t'aime, ça me suffit.

Mathilde - Oui, moi aussi je t'aime, et en plus je te connais. Les femmes ne t'intéressent pas. Ta fille est une femme, donc...? Je suis psychologue, papa.

Abdel - Toi ! Psychologue ?

Mathilde - Moi, je suis psychologue. Aussi.

Abdel - Hé ben merde alors ! Je ne t'emmène pas en Algérie pour que tu me fasses une psychanalyse ? *De colère il met l'acte notarié dans une de ses poches sans y porter attention.*

Mathilde - Comment ? C'est moi qui t'emmène en Algérie.

Abdel - Ce n'est pas moi, qui t'emmène en Algérie ?

Mathilde - C'est moi qui en ai eu l'idée.

Abdel - C'est moi qui paie.

Mathilde - C'est l'idée qui compte. L'argent ça n'est rien. Qu'est-ce qu'ils t'ont appris les Jésuites ? *Un temps.* La bénédiction de ton père t'a manqué quand tu as décidé de devenir comédien, hein c'est ça, c'est vrai, non ? Tu n'as pas eu la bénédiction de ton père.

Abdel - Oui, c'est vrai tu as raison. Je me souviens mon premier grand rôle, avec un grand metteur en scène, c'était Edmond le bâtard. Dans Le Roi Lear c'est lui le méchant, c'est lui le diable. Le metteur en scène m'avait demandé d'interpréter Edmond en prenant l'accent arabe, c'était un metteur en scène Allemand, il m'avait dit : « Les Algériens sont les bâtards de la France, pourquoi tu crois que je t'ai choisi ? Sinon on va me dire pourquoi tu l'as choisi, lui ». *Il met sa main sur son cœur.* Mon père était toujours là, il me disait : tu vois tu n'en fais qu'à ta tête et maintenant tu es un bâtard. On est des singes, nous ? On parle tous le français comme des péquenots, nous ? On est des méchants nous ?

Mathilde - Tu vois.

Abdel - Le théâtre n'est qu'illusion, et bien même dans l'illusion mon père me poursuivait. Ma première entrée en scène avec le diable, j'ai senti tous les regards se poser sur moi, et j'ai eu peur du mauvais œil. J'ai instinctivement dit : khamisa fi khinec : cinq dans tes yeux.

Mathilde - Tu te sentais coupable de jouer le diable. Tu avais l'impression de trahir ton père, ton peuple, de te trahir toi-même ?

Abdel - Ah ! C'est ça ! C'est pour ça ! Je n'avais plus de force dans mes muscles. J'ai fais de la spasmophilie. Mais j'aimais mon personnage. Edmond avait la haine parce qu'il n'avait pas l'amour des autres.

Mathilde - Pourquoi, cinq dans tes yeux ?

Abdel - Je disais dans ma tête : Cinq dans tes yeux. Et je partageais avec le public ma souffrance d'être un bâtard, je lui demandais de comprendre pourquoi je faisais le mal. Quand quelqu'un te regarde avec un mauvais œil, pour conjurer le mauvais sort, tu dois dire cinq dans tes yeux. Cinq à cause des cinq piliers de l'Islam. Ça protège. Cinq comme la main de Fatma. J'étais le diable, c'est normal le public me haïssait. Je disais cinq dans tes yeux pour me protéger du mauvais œil, du public. Merde, mais, je l'ai mis où l'acte notarié ? T'as pas vu où je l'ai caché ? Merde !

Mathilde - Il faut que les femmes les sortent de là. *Elle sort la théière à la main.*

Abdel - Je sens une présence étrange en moi. Si étrange, que l'étranger c'est moi. Je ne suis plus chez moi. Je ne suis plus à la hauteur, je me contrôle de moins en moins.

Mathilde - Je n'ai pas vu où tu l'as mis.

Abdel - Pardonne-moi. Je ne suis pas à la hauteur. Je te promets que je vais me ressaisir.

Mathilde - *Revenant posant la théière.* Elle est folle ta vie papa, tu as réussi à sortir du monde du « nous » pour entrer dans le monde du « je ». Chapeau, même si tu culpabilises encore, tu y es parvenu. Tu as fait ton propre chemin.

Abdel - C'est grâce à Chocho... Il m'a libéré de la peur de Dieu, mais en même temps il m'a refilé la culpabilité des chrétiens. Il avait les dents en avant, comme ça. On le surnommait aussi « Rabitt ». Chocho ça l'amusait, mais « rabitt » il ne savait pas. Et grâce à mon père aussi finalement.

Mathilde - Papy Mohamed respectait les prophètes mais pas les femmes.

Abdel - Elles doivent soumission aux hommes. Il est où ce putain d'acte notarié.

Mathilde - C'est ça, elles doivent soumission aux hommes.

Abdel - Oui, enfin, tu vois... le respect... elles doivent respecter leur autorité... *Il fait le signe de l'argent.*

Mathilde - C'est ça la décadence. Je ne serai jamais soumise à un homme, ni à une femme d'ailleurs.

Abdel - Oh la lune, comme elle est rousse ! D'où elle sort celle-là ?

Mathilde - Qu'est-ce qu'elle est belle la lune ! Profite de cette nuit unique, regarde, regarde toutes les couleurs de la lumière, toutes ces étoiles, écoute la nuit, la fragilité de l'univers, sa féminité, sa douceur, laisse-toi aller à son appel.

Abdel – Oh là là ! J'ai de plus en plus envie de peindre. Je suis envahi par le désir de peindre.

Mathilde - Elle t'a toujours choisi la vie papa. Aujourd'hui grâce au cœur d'une autre personne. Quelle chance ! tu dois te débarrasser de tous tes préjugés, de toutes tes superstitions, jeter loin tout ce qui te retient, cette ancre noire qui pèse en toi depuis ton enfance et vers laquelle on descend pour mieux l'extraire de ses profondeurs.

Abdel - Quand j'étais enfant papy Mohamed me disait toujours que notre famille était unie à celle du Prophète. Plus tard je me suis aperçu que beaucoup d'Algériens descendaient du Prophète. Et plus tard encore, grâce aux tatouages de ma grand-mère et de mes tantes, qui portaient des croix sur le front ou sur les joues, j'ai compris que je n'étais sans doute pas arabe. Mais c'est très dur d'accepter d'être un berbère, quand tu es de la famille du Prophète.

Mathilde - Quelque part je suis soulagée.

Abdel - Ah, bon ? Mais mon père nous disait qu'on venait de la Mecque, que notre famille était unie à celle du Prophète par les liens du mariage.

Mathilde - Oui, oui, ça me fait plaisir. Ça me soulage. Tu commences à lever l'ancre. Faut lâcher tout ça papa.

Abdel - Tu crois ? T'es sûre ? Il est où ce putain d'acte notarié ? Si je le perds ma tante va me tuer, tu n'la connais pas.

Mathilde - *En sortant.* Regarde dans la cuisine, moi je regarde dans la salle de bain. Tu dois te libérer, tu dois larguer les amarres, papa. Tu t'es construit un personnage qui n'existe pas.

- 5 -

Ils sont de retour de la baignade Abdel porte sa serviette sur la tête, seul Abdel est en scène il apprend à Mathilde, les paroles d' 'Atélo zalamettes', qui chante depuis les coulisses. Mathilde entre, ils chantent et dansent ensemble un moment, puis elle lance le jeu de l'abécédaire.

Mathilde - Qu'est-ce qu'il y a encore comme mots arabes qui ont pris la nationalité française ?

Mathilde – A : Abricot, amalgame, ambre, artichaut, avarie, azimuth, azuré.

Abdel : Algèbre algorithmes, Almanach, amulette, aval.

Mathilde - B : Banane, benzine, blouse.

Abdel: Baldaquin, baroque, bergamote.

Mathilde - C : Café, camélia, camphre, caravelle, carrousel, chiffre, chimie.

Abdel : Cabas, câble, calibre, chouia, camelot, carafe, chèque, civette, coupole, cramoisi.

Mathilde – D : Divan, douane, drogue.

Abdel : Dame. F : Fanfare... *Ils imitent une fanfare.*

Mathilde - Tu n'veux pas faire le E ?

Abdel – Ah, oui, c'est vrai, j'ai sauté le E...C'est pas par hasard. C'est mon père qui m'a appris le E. Il voulait m'apprendre l'alphabet. Quand j'arrivais à la lettre E, ça bloquait, je ne m'en souvenais pas :

A, B, C, D... et puis le trou noir. E, E, allez recommence. A, B, C, D... et chaque fois que j'arrivais à la lettre E, le blanc total. E, E, E. Recommence, bourricot. A, B, C, D... et la cinquième fois, il a éclaté, il m'a envoyé une volée de coups de poing au visage. C'est comme ça que j'ai mémorisé la lettre E. Aaah ! Il voulait absolument que je devienne médecin !

Mathilde – On saute la lettre E.

Abdel – Non, non on ne saute pas la lettre E : Eden, émeraude, estragon.

Mathilde – Echecs, épinard.

Abdel – G : Gala, gaze, gazette, gabelle.

Mathilde : Girafe, guitare, gourbi. H : Haschisch, hasard. I :

Abdel - Isma. Tu as vu quand... Isma m'a comparé avec le portrait de son père ?

Mathilde - C'est vrai que votre ressemblance est incroyable.

Abdel - C'était le troisième des garçons. Ils étaient quatre. Ton grand père était l'aîné.

Mathilde – Il faisait quoi dans la vie ?

Abdel – Il était marabout, il vivait au Marabout de notre ancêtre.

Mathilde – Sur la montagne, ton héritage ?

Abdel – En haut de la falaise, oui. Il n'avait peur de rien. Il voyait même des apparitions de djinns.

Mathilde – Et, ta tante, vivait en bas au village ?

Abdel – Il connaissait le chemin.

Mathilde - Il est mort de quoi ?

Abdel - Il voulait prendre une deuxième femme.

Mathilde - Et ta tante, elle, elle voulait pas, je parie.

Abdel - Oui, pendant qu'il dormait, elle a fait bouillir de l'eau dans une couscoussière.

Mathilde - Pleine ?

Abdel - À ras bord.

Mathilde - Et ?

Abdel - Et ?

Mathilde - Elle l'a ébouillanté !

Abdel - Et elle l'a ébouillanté, au troisième degré.

Mathilde - Il n'est pas mort de ça quand même ?

Abdel - Ben... troisième degré... il n'a jamais guéri en tout cas.

Mathilde - Isma le sait ?

Abdel - Elle avait sept mois quand son père est mort. Je sais pas.

Mathilde - Elle n'a jamais connu son père, alors ?

Abdel - Jamais.

Mathilde - Je comprends maintenant pourquoi il y a quelque chose de fort entre vous. Si elle n'a jamais connu son père, et que tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau. Il ne faut pas sortir de St-Cyr pour comprendre qu'elle t'aimerait comme père.

Abdel - Tu as remarqué, chaque fois qu'on va chez elle, comme elle est heureuse de me voir ?

Mathilde - Oui, c'est magnifique.

Abdel - Elle est chou, elle rentre de l'école essoufflée, cela ne m'a pas échappé. Elle est si heureuse de me retrouver, qu'elle court quand elle sait qu'on est chez elle.

Mathilde - Tu vas pas tomber amoureux d'elle quand même ?

Abdel - Noooooon ! Mais...

Mathilde - Ah, bon, j'espère, tu pourrais être son grand-père.

Abdel - Tu sais, l'âge ici... les valeurs ne sont pas les mêmes.

Mathilde - Oui, ça j'ai compris, merci. Mais il faut le voir pour le croire.

Abdel - Non je n'suis pas amoureux mais le père de ma tante était le frère de mon grand père donc le frère du père de mon oncle.

Mathilde – Ils étaient cousins germains quoi, comme vous.

Abdel – Plus proches tu meurs. Elle me donne chaud au cœur à chaque fois.

Mathilde - Imagine. Ça serait horrible !

Abdel – Qu'est-ce qui serait horrible ?

Mathilde – T'as pas vu comment ta tante te regarde ? Ses yeux brillent comme des merlans frits chaque fois qu'elle te voit.

Abdel – Oui, j'crois qu'elle m'aime beaucoup. On s'entend bien. Elle est honnête. C'est une femme pure. C'est très, très rare. On s'apprécie beaucoup, tu sais, y'a une complicité entre nous.

Mathilde – Ah ! Ah ! je crois comprendre maintenant pourquoi t’es toujours fourré chez elle ?

Abdel – Non ! Elle cuisine très bien !

Mathilde - Allez, allez, allez on reprend les mots qui ont traversé la Méditerranée à la nage.

Abdel – Elle cuisine très bien, j’y peux rien !

Mathilde – Oui, oui, oui, oui, oui. Je comprends.

- 6 -

Mathilde : Allez on reprend - J : Jaquette, jasmin.

Abdel : Jupon. K :... L : Laque, lilas.

Mathilde – Kif-Kif bourricot. Limonade, luth.

Mathilde - Et cette Farida tu vas la signer ou tu vas pas la signer ? Avec deux avocats je ne comprends pas que ça traîne autant.

Abdel - Oui, c’est bon, je vais bientôt signer.

Mathilde – Enfin ?

Abdel – Oui, on a enfin compris pourquoi mon oncle pouvait nous déshériter...

Mathilde - Parce qu’on est Français à cause de ta mère, oui on le sait. Mais les étrangers ont le droit d’hériter ici ?

Abdel - Ils peuvent hériter, mais ils n’ont pas le droit de vendre.

Mathilde - Mais toi tu es Algérien par ton père. Et tes avocats...

Abdel - Mais j'ai pas les papiers. Mon oncle voulait tout vendre et avec des Français sur la Farida, il ne pouvait pas, c'est pour ça, il voulait nous éliminer.

Mathilde - Mais si vous avez le droit d'hériter. Il ne pouvait pas vous empêcher d'hériter.

Abdel - Ben si. En nous faisant passer pour des « Français ».

Mathilde - Je ne comprends pas. Y a quelque chose qui m'échappe.

Abdel - Il nous a fait passer pour des « Français ».

Mathilde - Ah ! C'est ça, c'est là qu'est l'astuce. Ça y est j'ai compris, il vous faisait passer pour des « Français ». Ho la la ! Trop fort ton oncle ! J'ai compris !

Abdel - Ah, bon t'as compris ? Comment t'as fait ? Comment t'as fait pour comprendre ? Moi j'ai mis des mois pour comprendre.

Mathilde - Hé ! J'ai fait fort. L'autre jour tu m'avais dit qu'elle t'avait dit la notaire, qu'il faudrait aller à la mosquée de Paris pour prouver que tu es musulman...

Abdel - Elle m'a rendu fou.

Mathilde - Cela veut dire quand tu es Algérien, tu es automatiquement musulman, puisque toi tu n'as pas les papiers, tu dois prouver que tu es musulman.

Abdel - C'est quand je lui ai dit que ma mère s'était convertie à l'Islam et avait fait partie du FLN, qu'elle a été touchée. Je l'ai retournée comme une crêpe.

Mathilde - Donc si tu n'es pas musulman parce que tu n'es pas Algérien, tu es Chrétien puisque tu es Français. Français sous-entendu

Chrétien puisque Algérien veut dire musulman, Français veut dire Chrétien. T'as compris comment j'ai fait pour comprendre ?

Abdel - Chapeau l'artiste. Chapeau bas.

Mathilde - Il est malin ton oncle, il vous a fait passer pour des Chrétiens. Encore un verre ?

Abdel - Seul un musulman peut hériter une terre d'un musulman. J'pensais pas que tu allais comprendre.

Mathilde - Ils ne sont pas dans le mensonge, ils sont dans le non-dit. Santé ! Mais c'est bon maintenant même sans papier tu es un musulman puisque tu l'as retournée comme une crêpe.

Abdel – Ça me donne envie de faire des crêpes.

Mathilde - Très bonne idée, on va faire des crêpes pour fêter ça ! On n'est pas encore arrivés à la lettre Z, on en est allés jusqu'au... M : Magasin, mousseline, mousson, mulâtre.

Abdel - Matelas, mesquin, momie. *Il sort avec tous les accessoires sauf le sac qui reste à terre. Elle dispose les tabourets dans une autre configuration afin de préparer l'acte suivant.*

Mathilde - O : Ouate

Abdel - Orange.

Mathilde - *Lazzi* : elle fait de nouveau chanter son père dans les aigus : qui a volé, a volé... l'orange du marchand. R : Raquette, riz.

Abdel – Razzia, risque, roque. S : Saccharine, safran, santal, saphir, sorbet.

Mathilde - Safari, satin, sofa, soude, sucre.

Mathilde - T : Troubadour, talisman, truchement, tabouret.

Abdel - Taffetas, talc, tare, tasse, tarif.

Mathilde – W : Woualou. X : X. Z : Zouave, zénith.

Abdel – Ah, j'ai retrouvé l'acte notarié, jaune, il était dans ma poche.

Mathilde - Youyouyouyouyou...youille... *Elle sort.*

Abdel - ... Youyouyouyouyouyou...youille. Je suis devenu étranger à moi même, j'ai perdu le contrôle sur moi. Je dois me ressaisir. Avec l'aide de Dieu, je vais me ressaisir. *Il prie* : Bissemillah ar-Rahmani ar-Rahim. *Il sort en chantant* : Al hamdou Lillahi Rabbi l'khalamine ar rahmani ar rahimi Maliki youm din. *Il sort*.

Mathilde entre et chante.

C'est ta sœur C'est ma sœur
Regarde dans ses yeux
Dis-moi que tu ne vois pas le mensonge
Regarde son visage
Dis-moi que tu n'entends pas le message
C'est ta sœur C'est ma sœur
Reine de sa cage
Gardienne du plus grand mystère
Parfois un ange sage
Parfois une tornade de colère
C'est ta sœur C'est ma sœur.

V

Encore une semaine plus tard
encore dans leur appartement au bord de la mer.

-

Le Mariage.

- 1 -

Abdel est en lutte contre Frida, il veut reprendre le contrôle sur lui-même, il est en djellaba.

Mathilde - Tu sors ?

Abdel - Je vais prier.

Mathilde - À la mosquée ?

Abdel - Ben, oui, je vais prier à la mosquée, qu'est-ce qu'il y a ?

Mathilde - Non, non, ok ! J'ai rien dit.

Abdel – Je t'invite à manger à Oran ce soir.

Mathilde – À Oran ? Comment on va y aller ?

Abdel - J'ai loué une voiture.

Mathilde – Ah, bon ?

Abdel – J'invite toute la famille.

Mathilde – Je croyais que tu ne voulais plus conduire depuis ton opération, que ça te faisait peur ?

Abdel – Je t'ai promis que je me ressaisirais, que je reprendrais le dessus. Avec Dieu à ses côtés on ne craint rien. Mahall ma' rifat Allah. (*Mon cœur est le réceptacle de la connaissance de Dieu*). Qoul houwa Allahou ahad ALLAHOU Ssamad Lam yalid wa lam youlad Wa lam yakoun Allahou koufou an ahad. *Il va pour sortir.*

Mathilde – Oui, ben, prends ton sac.

Il sort avec son sac.

- 2 -

Mathilde - *Au public* Je pensais qu'en ramenant mon père sur les traces de son enfance je lui ouvrirais la voie du cœur. Son histoire de Farida lui a complètement tourné la tête. Ça fait une semaine que je ne reconnais plus mon père, on dirait un fou. Ce n'est certainement pas ici que mon père risque de se libérer. Quelle erreur. C'est un échec

total. Il était sur le chemin pourtant. Tout est fait pour le mâle, je n'aurais jamais dû l'amener ici. Non seulement il régresse, mais il se complaît dans son ancienne culture. Il s'éloigne chaque jour davantage de son propre salut, de l'unité de son être. Je crois que j'arrive au bout de ma patience, je crois même que je n'ai déjà plus aucune patience. Pour vous dire la vérité. Je me sens prête à faire une bêtise. Il est temps qu'il sache, qu'il apprenne la vérité. J'aurais tant aimé qu'il découvre par lui-même qu'une femme habite en lui. La chute va être terrible. Mais s'il tue Frida, c'est lui qui meurt. La chute va être terrible.

Elle écrit son journal

On me demande régulièrement si je parle arabe, si je suis fiancée, si je fais la prière, si je sais faire à manger. Et la chose qu'on me dit le plus souvent c'est : couli, couli, mange, mange.

Les femmes sortent jamais, à part si elles travaillent ou n'ont pas d'homme à la maison, leur mari ou leurs enfants font les courses et elles s'occupent de tout à la maison. On est retourné à midi chez Djilali, un autre oncle de mon père, et de nouveau les hommes et les femmes ont mangé séparément et de nouveau les femmes ont tout débarrassé. Djilali m'a même dit de lui ramener un verre en me parlant comme à une bonne. Putain ! J'ai dû prendre sur moi.

La première demande en mariage mais je sais pas de qui, des cousines m'ont dit qu'un homme voulait se marier avec moi. Elles étaient étonnées que je dise, non, après m'avoir demandé si j'avais appris l'arabe et commencé à faire la prière depuis la dernière fois que je les avais vues, ces têtes creuses me disent de venir vivre ici, que je serai heureuse. Heureusement que toutes les femmes ne sont pas comme ça ici.

Abdel entre et s'adresse au public.

Abdel - Aujourd'hui est un grand jour. J'ai enfin signé ma Fredha. J'hérite de mon père une terre ancestrale perchée sur une montagne, en haut d'une falaise, où il y a encore le Marabout de mon ancêtre, qui est toujours visité par des pèlerins, et dont je ne sais pas quoi faire. Et maintenant, nous nous rendons sur la tombe de mon père. Je ne vous

cache pas que je suis ému. Je n'ai pas pu être présent à son enterrement, et j'en suis d'autant plus ému. Je vais pouvoir le remercier et lui demander pardon. In'Challah. *Il sort.*

Mathilde - *Au public.* À chaque fois qu'ils vont entreprendre quelque chose dans le futur, et le futur ça peut être dans la minute qui suit, ils disent In'Challah. Tu viens avec moi ? Oui, In'Challah. Non mais là maintenant tout de suite. In'Challah. On dirait qu'ils ne sont jamais sûrs de pouvoir vivre l'instant suivant. Tout dépend de la volonté de Dieu. Maintenant on va se recueillir sur la tombe de mon grand-père. In'Challah. *Elle sort.*

Abdel - *Entrant il s'adresse à sa fille qui est en coulisse.* Mon père ne parlait pas beaucoup, et quand il parlait on ne comprenait pas forcément ce qu'il disait, à cause de ses dentiers. Il avait reçu, avec son diplôme de maçon et peintre en bâtiment, une boîte de crayons de couleurs, qu'il n'a jamais voulu tailler, en souvenir de l'époque française. Il me disait souvent : fais tourner, non fais marcher ta tête. Mon père ne parlait pas beaucoup, mais quand il parlait c'était du lourd. Ça ne va pas me changer beaucoup devant sa tombe. Je le sens vivant, je l'entends me dire : M'a t'ah-darch dir' : Ne parle pas, fais. *Elle entre.* Je me sens bien en Algérie. Tout me revient. Tu as eu une très bonne idée de m'amener ici. Tu as été inspiré. Je retrouve mes racines. Hein, c'est comme ça qu'on dit ?

- 3 -

Mathilde - Si Dieu a une petite préférence pour les hommes, imaginons que cela soit vrai...

Abdel - Oui, imaginons.

Mathilde - Cela voudrait dire qu'il leur manque quelque chose. Ce sont les handicaps des gens qui nous touchent.

Abdel - Dans le Coran il est écrit...

Mathilde - Ah, non. Je ne suis pas d'humeur. Je crois comprendre d'où vient ce besoin des hommes de dominer les femmes, de vous croire supérieurs, de vous faire servir.

Abdel - Je ne sais pas si c'est le moment de parler de ça. Il faut que je te dise quelque chose.

Mathilde - Tu ne m'écoutes pas, papa.

Abdel - Vas y je t'écoute.

Mathilde - C'est fou comme il faut mendier ton écoute.

Abdel - J'ai quelque chose d'important à te dire.

Mathilde - Mais on était dans une conversation. Tu sautes du coq à l'âne.

Abdel - Je sais ce que tu vas me dire.

Mathilde - Moi aussi je sais ce que tu vas me dire.

Abdel - Vas y dis-moi.

Mathilde - Non, toi d'abord.

Abdel - Les hommes ont besoin de dominer les femmes parce que les hommes ont peur des femmes.

Mathilde - Oui, mais pourquoi, c'est... là, qu'est la question ?

Abdel - Ben parce que tu vas me le dire.

Mathilde - Parce que nous pouvons décider avec qui nous voulons un enfant.

Abdel - C'est tout ?

Mathilde - Les hommes sont désavantagés par la nature.

Abdel - Ah, et c'est pour ça, que les hommes ont peur des femmes ?

Mathilde - C'est aussi bête que ça. Vous avez besoin de Dieu pour vous porter secours, alors, Il a comme ça une petite préférence pour les hommes, car en réalité vous avez une grande faiblesse, à la base, vous avez besoin de contrôler votre descendance. Vous avez besoin de contrôler vos machines à reproduction. Tu ne vois pas que les femmes sont désillusionnées. Il est où le cimetière ?

Abdel - Par là.

Mathilde - Ils séparent aussi les femmes des hommes au cimetière ?

Abdel - J'en sais rien. Il faut aller acheter des fleurs avant.

Mathilde - Y'a pas de fleurs, ici, ils mettent de l'eau sur les tombes, pour faire boire les oiseaux. La violence des hommes est la preuve de leur faiblesse. Ils n'enfantent pas donc ils utilisent la force et Dieu.

Abdel - Je comprends. C'est dramatique.

Mathilde - Qu'est-ce que tu comprends ?

Abdel - Que je n'aurai pas le dernier mot.

Mathilde - Alors d'où viendrait cette peur de la femme ? Ce besoin de la nier ?

Abdel - On les aime aussi.

Mathilde - Pa pa pa pa pa... Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Abdel - Je croyais que tu savais ce que je voulais te dire.

Mathilde - Oui, mais dis-le quand même.

Abdel - Tssss... tssss... tssss... Plus tard, voilà le cimetière, allez, silence, maintenant, on doit respecter les morts.

Mathilde - Y'a toujours quelqu'un à respecter, ici.

Abdel - Chuuuut...

- 4 -

Devant la tombe. Il fait la prière.

Abdel - Tu rêvais que je te ramène vivre en Algérie et que je devienne médecin pour te soigner, gratuitement, que je m'occupe de toi pendant tes vieux jours. Et voilà que je n'ai même pas pu assister à ton enterrement. Quand j'étais petit je t'obéissais au doigt et à l'œil. Je te craignais comme Dieu. Et puis à partir de l'adolescence, je me suis mis à obéir à mes désirs. Et plus mes désirs augmentaient et moins je t'obéissais. Et pourtant je ne songeais qu'à te faire plaisir, et cela a toujours été un combat intérieur, un conflit entre ta volonté et mes désirs. Je te demande pardon, je regrette le mal que je t'ai fait. Tu attendais mon aide dans cette France que tu ne comprenais pas, et j'ai fui ma responsabilité. Tu ne voulais pas que je fasse du théâtre mais moi je rêvais de sauver le monde. Et je suis devenu l'auteur d'une vie égoïste et je n'ai rien sauvé du tout. Comme tout le monde j'assiste impuissant à la destruction de l'humanité. Aide-moi à me remettre sur le bon chemin, celui de mes ancêtres, à me racheter, je suis prêt. J'ai changé, je ne suis plus le même.

Mathilde - Personne ne peut être l'auteur de son histoire ? Crois-moi, personne ne peut devenir l'auteur de l'histoire de sa vie. Tu es le héros de ton histoire mais tu n'en es pas l'auteur.

Abdel - Ce n'est pas Dieu qui m'a écarté du bon chemin, c'est moi.

Mathilde - C'est bien ça la fragilité de l'humain, il croit écrire l'histoire de sa vie, alors qu'il en est le héros.

Abdel - Qui écrit alors ?

Mathilde - C'est une bonne question. Tu vis seul, aujourd'hui, n'est-ce pas ? Ça été si compliqué que ça ta relation aux femmes ?

Abdel - Elles m'ont toutes déçu. Ce sont des êtres incompréhensibles. Elles ont un côté mante religieuse. J'ai mis du temps à y arriver. Mais j'ai réussi à devenir un célibataire heureux. Et...aujourd'hui...

Mathilde - Je crois qu'il n'y a plus d'espoir. Ce n'est pas une chape de plomb qui le sépare de sa féminité, c'est trois époques glacières. Il n'y a plus d'autre solution. Si je veux libérer la femme qui meurt en lui, la femme qu'il tue en lui, je lui dis la vérité. *Elle est sur le point de lui dire qu'il a reçu un cœur de femme mais se ravise, au dernier moment, intriguée.* Tu voulais me dire quoi avant d'arriver au cimetière ?

- 5 -

Abdel - À trop vouloir écrire mon destin, je me suis égaré. Et aujourd'hui, enfin, L'Auteur m'a ramené dans la bonne voie, Il m'a ramené dans mon pays. La vie nous surprend toujours. Tu as raison, au fond on est seulement le héros de son histoire. Dieu vient de renverser mon coeur, tu as raison Mathilde, c'est Dieu L'Auteur de nos vies. Je vais me marier.

Mathilde - Ce n'est pas vrai ?

Abdel - Si !

Mathilde - Non ?!

Abdel - Oui, oui. Avant de repartir je serai marié.

Mathilde - Bravo papa. Et moi qui commençais à désespérer de te voir devenir un vieux célibataire endurci.

Abdel - Tu me trouves vieux ?

Mathilde - Noooooon. C'est une expression. Je suis si heureuse c'est génial papa. Tu es génial.

Abdel - Seul Dieu est génial.

Mathilde - Qui est l'heureuse élue, je la connais ?

Abdel - Oui !

Mathilde - Qui ?!

Abdel – Allez ! Devine.

Mathilde – Donne-moi un indice au moins.

Abdel – Tu la connais très, très, très, bien.

Mathilde – Ta tante !

Abdel – Aaaaah !

Mathilde – C'est elle ?

Abdel – Oui, non, tu chauffes, tu brûles !

Mathilde – Non ?

Abdel - Si.

Mathilde – Non.

Abdel – Si

Mathilde - Isma ?

Long silence.

Mathilde - Ta cousine !? Dis-moi que ce n'est pas vrai !?

Abdel - Étonnantes les voies du Seigneur ?!

Mathilde - Y a de quoi être étonnée. Noooooon ?!

Abdel - Ouuuuu ! Si tu savais comme je suis heureux.

Mathilde - Mais papa, Isma, est plus jeune que moi. Tu n'as pas peur...

Abdel - Tu as quel âge ?

Mathilde - Vingt-quatre ans, papa.

Abdel - Elle n'a pas plus ?

Mathilde - Non, elle a seize ans.

Abdel - Ma mère s'est mariée à quinze ans !

Mathilde - *L'imitant.* « Ma mère s'est mariée à quinze ans ». Tiens, c'est marrant ?

Abdel - Oui ! C'est marrant !

Mathilde - Mais elle a seize ans, papa.

Abdel - L'âge à laquelle ma mère m'a donné la vie.

Mathilde - La différence d'âge est énorme, tu t'es mis à la place d'Isma ? Tu as essayé d'éprouver, ce qu'elle peut ressentir de vivre avec un homme de quarante-cinq ans son aîné ?

Abdel - Elle sait que c'est Dieu qui le veut.

Mathilde - Elle est amoureuse de toi ?

Abdel - Je l'entends penser, elle m'entend penser. Y a une magie qui s'opère quand on est ensemble.

Mathilde - Une magie ? Elle veut des enfants ?

Abdel - Bien sûr.

Mathilde - *Au Public*. Mais ils sont tous fous ici.

Abdel - On peut avoir des enfants très tard. On est différent.

Mathilde - *Au public*. Évidemment ils se sont toujours construits contre nous.

Abdel - L'âge ne compte pas pour nous.

Mathilde - Isma, n'a pas connu son père et le veuvage l'attend déjà, et ça ne te fait rien ? Je comprends que tu sois troublé en ce moment, mais...

Abdel - C'est le Mektoub.

Mathilde - C'est pour ça que je te voyais gonfler d'orgueil, ces deux dernières semaines. Tu t'es bien gardé de m'en faire part. Tu craignais ma réaction, n'est-ce pas ? Et ça ne te gêne pas de me mettre devant le fait accompli ?

Abdel - Il faudrait savoir, tu l'as dit toi-même, on n'est pas l'auteur de sa vie. J'ai senti l'amour d'Isma. J'ai senti...l'appel...

Mathilde - Évidemment tu ressembles à son père qu'elle n'a pas connu. Tu mélanges tout.

Abdel - Elle me bouleverse. Elle sera heureuse avec moi. C'est ça qui compte dans la vie, le bonheur. Le temps n'existe pas.

Mathilde - Tu crois ? Elle a besoin d'un père, pas d'un mari. Tu as l'âge de sa mère. Tu pourrais être sa mère.

Abdel - Sa mère ?

Mathilde - Oui !

Abdel - J'ai envie de la sortir de sa misère.

Mathilde – Mais c'est ma sœur.

Abdel – Non, c'est ma cousine.

Mathilde - Elle va venir en Suisse (France) avec nous ?

Abdel - Non, c'est moi qui vais venir vivre ici.

Mathilde – Tu veux vivre ici ?

Abdel – Oui, j'ai envie de devenir marabout, de vivre au Marabout de ma famille.

Mathilde - Sur la montagne ?

Abdel – Oui, j'ai envie de me consacrer à la prière. Je veux prier pour le monde. Le monde a besoin qu'on prie pour lui.

Mathilde - *Au public*. Mais pourquoi je l'ai amené en Algérie, mais qu'est-ce que je suis venue faire dans cette galère ?

Abdel - Sa famille est d'accord. Ce sont de pauvres paysans tu sais. C'est ma tante l'auteure de ce mariage, par l'opération du Saint-Esprit.

Mathilde – Laisse le Saint-Esprit tranquille.

Abdel - Je ne suis que le héros c'est toi qui l'as dit. Sur la montagne les couchers de soleil sont magnétiques. J'ai envie de peindre. Je vais peindre les couchers de soleil, je vais prier, je vais me racheter.

Mathilde - Il faut le voir pour le croire. Bon, là, j'ai besoin d'un temps mort. Je demande un temps mort. Je ne sais plus où j'en suis. *Elle sort. Puis revient.* C'est peut-être effectivement une très bonne chose, que tu te maries avec ta cousine qui a seize ans. Vu ta situation, c'est peut-être la solution. Je suis peut-être effectivement ridicule de réagir de cette façon à cause des quarante-cinq ans qui vous séparent. Putain de Farida. Putain de lois algériennes. *Elle sort.*

Abdel - Allah ! Allah ! Allah ! Allah ! Allah ! Je comprends que ça puisse te dérouter. Tout est si contraire ici. L'autre jour je disais à Isma, tu entends comme il chante bien le muezzin, il a une belle voix. Elle m'a répondu : chuuuut, c'est péché de dire que le muezzin chante. Tu te rends compte ? C'est péché de dire que le muezzin chante. Ce n'est pas beau ? Hein, dis, ce n'est pas beau ? Elle me fait redécouvrir la crainte de Dieu. Un autre jour je lui ai demandé d'enlever son voile, elle a rougi et m'a dit : « Noooooon, Dieu ne veut pas ». C'est extraordinaire. Tu comprends ? Elle a la foi, elle est pure. Comme moi quand j'étais jeune. Elle est vierge. Je n'ai jamais eu ça. C'est une sainte. Comme moi quand j'étais jeune.

Mathilde - Ce que je comprends c'est que j'ai juste besoin, là, ici, maintenant, de réfléchir. Je demande un temps mort.

Abdel - Je vais prier Dieu. J'ai envie de peindre. Joseph avait quatre vingt dix ans quand il a eu Marie, heu, Jésus, et le prophète avec Aïcha qui avait l'âge d'Isma, avait cinquante deux ans. Temps mort accordé. *Il sort en chantant* : Bismilleh ar rahmani ar rahim Al hamdoulillahi rabbi-l'-alamin Ar rahman ar- rahim Maliki youm ad-din...

Mathilde - Je ne peux pas l'abandonner, dans cette situation ? C'est évident il fait de la résistance ? Il est prêt à tout pour résister à Frida ? Il avait raison son avocat : l'Algérie est un asile de fous à ciel ouvert.

VI

La bêtise.

Mathilde - *Mettant un hijab sur sa tête.* Je ne vois pas comment je pourrais me sentir bien dans un pays où la condition de la femme est aussi pourrie. J'ai l'impression d'être une bombe à retardement je vais exploser d'un moment à un autre, c'est pas possible.

Abdel entre, enlève sa djellaba.

Abdel - Tu portes un hijab toi maintenant ?

Mathilde - C'est mon futur mari qui l'exige.

Abdel - Quoi ?

Mathilde - Papa je vais rester en Algérie avec toi. On a demandé ma main. Je vais me marier.

Abdel - Tu plaisantes ?

Mathilde - Je n'ai jamais été aussi sérieuse, papa. Abdelkader m'a demandée en mariage.

Abdel - C'est quoi cette... bêtise, il est déjà marié avec Fatma.

Mathilde - Je serai sa seconde épouse. Il m'a montré son livret de famille, il a le droit à quatre épouses.

Abdel - Comment il va faire pour avoir une seconde épouse, il arrive à peine à nourrir une femme et sa fille ? Il n'a pas le droit à une seconde épouse.

Mathilde - Papa je suis majeure, au cas où ça t'échapperait. Et il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Regarde ! Toi et Isma. Ce n'est pas toi qui peux me faire la leçon. J'ai compris ce que tu voulais me dire. J'étais bête, je te bassinais avec le doute, la pensée. C'est la pire des choses que l'Occident ait rencontré dans son histoire, le doute dans la foi. Vous ne doutez de rien et c'est extraordinaire. Aucune angoisse. Que de la certitude. Vous êtes inflexibles. Je n'avais jamais

connu cela. Je découvre tout cela ici. La modernité chez nous ne se définit que par le rejet, le rejet, le rejet et encore le rejet de tout. Alors qu'ici la tradition est la gardienne du bonheur. L'âge ne compte pas, ici. Le temps n'existe pas. C'est toi qui me l'as dit. Et le nombre de femmes qu'un homme peut épouser ici c'est quatre. Tout tourne autour de l'homme, c'est, c'est... extra-ordinaire, quand on accepte cette vérité divine. Je viendrais te rendre visite dans ton Marabout les week-ends avec mes enfants.

Abdel - Tu es amoureuse de lui ? Ne me dis pas ça, je ne te croirai pas.

Mathilde - Non, je ne suis pas amoureuse de lui, rassure-toi.

Abdel - AH !

Mathilde - Quoi, AH ?

Abdel - Je vais lui casser la gueule, il a beau être mon cousin, je vais le démonter comme un pantin, crois-moi, il n'y aura pas de mariage. Ici c'est le père qui décide.

Mathilde - *L'imitant* « Ici c'est le père qui décide ». On se croirait dans une farce du Moyen-Âge.

Abdel - On n'est pas en Suisse (France), ici, on est en Algérie.

Mathilde - Ne fais pas l'enfant, papa. Je vais rester en Algérie. Que tu le veuilles ou non, je reste avec toi. Je vais faire la révolution, ici. Je ferai en sorte que les femmes puissent fumer dans les lieux publics sans passer pour des putes. Qu'elles ne soient pas obligées d'être des femmes de ménage dans leur propre foyer. Qu'elles puissent aller travailler sans voile si elle veulent.

Abdel - Tu es folle.

Mathilde - Je vais m'introduire dans une famille comme le cheval de Troie et je vais faire éclater leurs mœurs, leur façon de penser. Les femmes ne seront plus considérées comme des êtres inférieurs.

Abdel - Tu deviens folle ou quoi ?

Mathilde - Isma m'a tout fait comprendre.

Abdel - Quoi, qu'est-ce qu'elle t'a fait comprendre Isma ?

Mathilde - Elle n'a pas eu de père. Ta mère était une enfant quand elle t'a eu. Tu n'as pas d'image de femme en toi. Comme elle n'a pas eu d'image d'homme en elle. Je comprends ton problème. Ta mère était une enfant quand elle t'a mis au monde, il te faut une enfant. Mais moi je vais rester avec toi, toi tu vas filer le parfait amour, avec une enfant, puisque la femme n'existe pas en toi, et moi je vais faire la révolution. Je vais faire exploser l'Algérie de l'intérieur. De procès en procès, de scandale en scandale. Tu ne m'as pas dit que Dieu avait une préférence pour les hommes ?

Abdel - Une petite.

Mathilde - C'est la même chose. Les islamistes ont fait de ce petit commentaire une interprétation outrancière, ils ont fait de la femme un être inférieur, recouvert de la tête-au-pied. Je vais tirer les femmes de ce guêpier, de ce mensonge. Je vais œuvrer au soulèvement des Algériennes.

Abdel - Je ne peux pas te laisser faire ça, tu n'es qu'une enfant, ils vont te rendre folle, tu ne les connais pas.

Mathilde - Toi tu es amoureux, c'est une autre histoire, moi je suis révoltée.

Abdel - C'est un crime de la laisser faire. Ils vont lui faire la même chose qu'à ma mère.

Mathilde - Tu n'as pas arrêté de me parler de cette petite différence, de cette petite préférence qui fait le tout. Tu m'as ouvert les yeux. Je vais leur en mettre plein la gueule. Ils vont voir si je suis un être inférieur.

Abdel - Ils vont t'enfermer dans un asile.

Mathilde - L'Algérie est un asile.

Abdel - Je suis un imbécile. Traite-moi d'idiot. Mais ne me dis pas que c'est à cause de moi, c'est le pire que tu puisses me dire.

Mathilde - La femme se cache, elle est niée dans son essence. Je vais me battre. Devenir la seconde femme d'un homme qui n'a aucun moyen, c'est l'idéal pour tout faire péter.

Abdel - Et ton petit copain, alors ?

Mathilde - Les hommes sont partout les mêmes. Même s'ils ne peuvent plus rien contre nous en Occident, grâce aux lois qu'on a obtenues par notre combat, ils rêvent comme ceux d'ici de nous asservir.

Abdel - C'est de ma faute.

Mathilde - Le besoin des hommes d'asservir les femmes est le même partout.

Abdel - Je m'en voudrai toute la vie.

Mathilde - Je préfère me battre ici, les femmes d'ici ont plus besoin de moi.

Abdel - Elles auront encore plus besoin de toi là-bas. Là-bas c'est pire. La domination des hommes est perfide, sournoise, invisible.

Mathilde - Laisse-moi tranquille, ma décision est prise.

Abdel - Je t'en supplie.

Mathilde - Je vais tout faire exploser.

Abdel - Je t'en supplie.

Mathilde - Au péril de ma vie.

Abdel - Je ne vais pas me marier avec Isma.

Mathilde - Je ne te crois pas. Tu n'aimes que les femmes soumises.

Abdel - Je vais l'aimer comme une mère, la protéger, lui donner une éducation, en faire une libre penseuse. Crois-moi, Mathilde... Je te le jure.

Mathilde - Non ! Je ne te crois pas.

Abdel - Je suis là, c'est bon. J'ai compris.

Mathilde – Rien à faire. Je suis décidée. Rien ne me fera changer d'avis.

Abdel – Même si c'est... Frida qui te le demande ?

Mathilde - Frida ?

Abdel - Oui, c'est Frida qui te parle.

Mathilde - Ça y est, t'as compris ?

Abdel - Ça y est, j'ai compris. J'ai le cœur d'une femme.

Mathilde - C'est fini ? C'est génial ! J'étais prête à tout pour l'ouvrir ton cœur. Je te demande pardon mais je devais en arriver là. Pardon.

Abdel - Ne demande pas pardon. Tu m'as fait peur. Comme tu m'as fait peur. Mais une de ces peurs.

Mathilde - Tu m'as fait peur. Tu m'as poussée à bout. Tu ne la laissais pas arriver. Tu ne laissais pas ton cœur te parler. Tu régressais, parce que ton nouveau cœur est celui d'une femme. Tu n'avais aucune attention pour elle, aucun respect, aucune considération.

Abdel - Comme pour Isma ?

Mathilde - Comme pour Isma.

Abdel - C'est moi que j'aimais.

Mathilde - Tu t'aimais sans aimer Frida.

Abdel - Mon sang n'a fait qu'un tour. Tu crois que j'aurais laissé ma fille dans un pays où on enferme les femmes dans un statut inférieur ? Mais ils prennent les femmes pour qui ? Sans utopie, il n'y a pas de rêve. Je vais sauver les Algériennes. *Il sort 2 tabourets.*

Mathilde - Vas y doucement, papa... c'est trop d'émotion pour toi. Respire. Tu sais, même chez nous ce n'est pas encore gagné. Ce n'est jamais gagné.

Abdel - *Il entre.* Je vais me battre pour la cause des femmes. *Il sort 2 tabourets.*

Mathilde - Chuuut !!! Je ne peux pas te laisser ici, ils vont te rendre fou. Et puis chez nous on va avoir besoin de toi. Égalité des salaires, des bonus et tutti quanti, les femmes sont loin du compte, y'a du boulot crois-moi.

Abdel - Une fille pour un père c'est... quand je t'ai vu toi, recouverte comme un lampadaire du désert, j'ai cru qu'on m'arrachait le cœur. *Il sort 2 tabourets.* Tu as fait exactement ce qu'il fallait faire. Tu m'as dynamité de l'intérieur. C'est extraordinaire que tu sois psychologue. J'ai de la chance d'avoir une fille comme toi, tu es une déesse. Les femmes sont des déesses. *Il sort le dernier tabouret.*

VII Le retour.

Le plateau est vide comme à l'aller.

Abdel - Alors tu es philosophe et psychologue et...?

Mathilde - Mais oui je t'expliquerai. Calme-toi papa.

Abdel - Il n'y avait pas d'autre moyen, pour me faire comprendre qu'une femme habite en moi, tu es un génie, une femme habite en chaque homme, un homme habite en chaque femme. Il a fallu me pousser au-delà de mes limites. Il m'a fallu changer de cœur pour le comprendre. Qu'est-ce qu'on est coriace, nous les hommes pour reconnaître ce qui nous habite.

Mathilde - Surtout d'où tu viens...

Abdel - Je ne la laissais pas s'exprimer, c'est fou, j'avais mal et je persistais.

Mathilde - Tu sais le mieux pour toi ou pour les Algériens aujourd'hui c'est de devenir athée. Ou musulman athée.

Abdel - Ooooh ! Je n'aurais jamais osé dire ça à mon père. C'est bien ! Tu es libre toi. Faut être libre. C'était ton seul moyen de me faire accepter la femme qui vit en moi. Me boxer dans les cordes. Te faire passer pour une seconde épouse. J'ai imploré.

Mathilde - Je revois ta tête quand je t'ai dit que je voulais devenir la seconde épouse d'Abdelkader.

Abdel - Quelle horreur. J'ai failli m'évanouir. J'ai eu envie de mourir. J'étais anéanti. J'ai senti monter en moi un amour infini. Et j'ai compris que j'étais con. Frida a pris la parole, j'étais habité. Le problème pour moi maintenant, c'est que j'ai peur de devenir homosexuel.

Mathilde - Et alors ?

Abdel - Je ne veux pas devenir homosexuel.

Mathilde - Mais quelle importance ?

Abdel - Je n'ai pas envie de me retrouver face à moi-même.

Mathilde - Mais tu n'as rien contre les homosexuels ?

Abdel - Rien.

Mathilde - Je pense sincèrement que Frida aime les femmes.

Abdel - Oui, oui, oui, c'est ça, je le sens. C'est une femme qui aime les femmes. Il nous restait ce petit détail à éclaircir. Mon cœur bat plus fort. Ça y est on fusionne. Nous ne sommes plus qu'Un.

Mathilde - Frida va t'aider à sentir les femmes, les connaître comme personne. Elles vont toutes se battre pour t'avoir.

Abdel - Oh là là ! Pitié ! Non, tu crois ?

Mathilde - Elles sentent, tout, les femmes, elles ne vont pas laisser passer leur chance comme ça ! Prépare-toi ! Les plus insistantes tu pourras toujours leur dire : Cinq dans tes yeux.

Abdel – khamisa fi khinec.

Mathilde – *Elle commence à chanter, puis interrompt sa chanson.* Un autre truc que j'ai remarqué, ils parlent, souvent, et très facilement des gens qu'ils ont perdu, de comment ils sont morts, et de la mort en général. Les tombes n'existent pas, les morts ne sont recouverts que de terre, ils attendent la résurrection. *Mathilde joue de son instrument.*

Abdel - Au commencement tous les hommes sont des femmes. Au commencement nous fusionnons tous avec notre mère. Au

commencement j'étais ma mère. Au commencement j'étais l'autre.
Aujourd'hui je me suis réveillé.

Mathilde chante. Abdel sort en dansant tournant comme un derviche.

J'aimerais te dire
J'aimerais te dire comment la pluie tombe du ciel
J'aimerais te dire
J'aimerais t'offrir le retour de la lumière
J'aimerais t'offrir
J'aimerais te dire de laisser parler la Belle
J'aimerais sentir la mer
J'aimerais te dire...

FIN